Souvenirs de Verdun

Conférence donnée au Monument National

Par

M. l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE

le 9 avril 1917

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
Libraires-Editeurs, Imprimeurs et Relieurs
79, rue Saint-Jacques, 79

RB274-355

Souvenirs de Verdun

Souvenirs de Verdun

Conférence donnée au Monument National

Par

M. l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE

le 9 avril 1917

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
79, rue Saint-Jacques, 79

Droits réservés, Canada, 1917.

SOUVENIRS DE VERDUN

Monseigneur l'Archevêque,

Mesdames, Messieurs,

L'enthousiasme de cette salle, admirable d'élégance et de sympathie, cette Marseillaise, exécutée avec une telle émotion, comme aux jours de l'offensive de Champagne, où ses accents enfiévrés accompagnaient nos régiments à la victoire et à la mort; les vibrations silencieuses de vos cœurs, les applaudissements qui tombent déjà de vos mains : j'accepte tout, car c'est pour eux, les soldats de France!

L'aumônier prend devant vous toute la place sur la scène: les vrais acteurs sont les combattants. Ils jouent, avec leur vie, le drame de la bataille sur son vrai théâtre. Ils en meurent chaque jour, offrant à notre cause quelque chose de bien supérieur au dôn de la parole, le don de leur sang. Honneur à ces héros anonymes qu'aucune louange humaine n'exaltera jamais à la hauteur de leurs mérites ! Dieu seul leur rendra pleine justice, dans son triomphe éternel !

Il y a dans cette guerre de la gloire pour toutes les patries. L'Allemand, dans sa défaite, pourra se rendre ce témoignage qu'il s'est courageusement battu. Les Anglais font la preuve, d'heure en heure plus éclatante, d'une vigueur à laquelle ne peuvent plus résister maintenant les lignes les plus imprenables, et qui me vaudra, demain, à moi, fils du Nord de la France, de remercier dans leurs troupes les libératrices de mon propre pays. Le Canada est fier de ses bataillons : la race française d'Amérique mêle magnifiquement son sang à la race des Français d'Europe, qui n'ignorent rien des exploits de leurs frères. Bientôt les poitrines et les épées de la grande République viendront s'aligner près de nos armées et de nouvelles étoiles de victoire brilleront dans son drapeau. Mais, quelles que soient ces prouesses, et si vifs que doivent être les témoignages d'estime rendus à tous ces braves, je crois que nous serons d'accord pour décerner d'emblée le prix d'excellence à ceux dont j'ai la joie de vous entretenir ce soir, les défenseurs de Verdun !

Verdun, c'est le plus grand nom de la plus grande des guerres, le plus grand nom de la France, l'un des plus grands noms de l'histoire. Le flamboiement des cinq lettres de " Paris " a illuminé le monde ; Verdun projette aujourd'hui sur l'horizon un éclat plus resplendissant. Nom sonore, aux syllabes martelées comme un défi et où gronde encore

un ouragan de mitraille. Nom épique, dans lequel on entend passer comme une fanfare, car c'est de ces journées que la France date la certitude de sa résurrection ! Nom funèbre, qui retentit aussi comme un glas, car beaucoup y sont morts — les rêves de l'Allemand y sont morts. Nom terrifiant et sublime, lugubre et éblouissant, répété avec des larmes dans des milliers de foyers qu'il a mis en deuil, murmuré avec stupeur dans un grand Empire qui se souvient d'avoir brisé contre la citadelle meusienne ses troupes les plus solides et ses illusions les plus tenaces ; mais prononcé avec attendrissement et fierté par toute la patrie française, à genoux devant les tombeaux de ses fils qu'elle vénère comme des autels. Nom prestigieux, qu'on ne peut jeter à n'importe quel auditoire, sans y faire passer un frisson.

La postérité reprendra ce grand mot immortel. Les siècles se le transmettront l'un à l'autre, jusqu'au dernier, dans un émoi grandissant. Dans cinquante ans, s'ils sont encore en vie, les poilus de 1916 ne pourront l'entendre prononcer sans que cette seule évocation ne leur fasse refluer toute leur jeunesse guerrière au cœur, et leurs enfants, frémissant à ces récits, diront en relevant la tête : " Verdun ! Papa en était ".

Avant même que la guerre ne fît retentir ce nom aux quatre vents de l'espace, Verdun avait pour nos voisins de l'Est une importance magique, morale

autant que stratégique. Quatorze lieues à peine séparent la forteresse de Vauban des murailles de Metz. Des deux côtés de la frontière, ces bastions avancés se regardent comme des molosses de pierre qui protègent chacun l'entrée de leur pays. De part et d'autre, on les disait invisibles. Prendre Verdun, ce vieux rêve hantait l'ennemi, depuis longtemps. Il n'a pu prendre la capitale, il trouvera ici sa revanche. Mais l'entreprise est bien audacieuse...

La place forte française a pour défense naturelle ses hautes collines qui vont devenir les sommets de l'épopée. Elles sont armées de quinze puissants ouvrages reliés entr'eux par un réseau serré de petites redoutes et de retranchements souterrains. Au pied de ces falaises, qui dominent la plaine de la Woevre, s'est arrêtée en septembre 1914 la dernière vague allemande. Cependant, l'envahisseur s'est rendu maître de la Meuse, en amont et en aval de la ville. Au Sud, il tient St-Mihiel. La ligne de ses tranchées décrit un arc de cercle sur la rive droite et vient de nouveau rencontrer le fleuve un peu au Nord de Verdun. C'est contre cette enclave que se portera son principal effort. Il l'enserrera dans ses tenailles pour la faire sauter d'un seul coup.

Douaumont, Vaux, Le Bois-Chapitre, la Côte-du-Poivre, le ravin de Bras, Tavanne, Moulinville, ces noms vont nous devenir tragiquement familiers.

Sur ces hauteurs radieuses, dont Henri Bordeaux pouvait dire qu'elles faisaient à la cité meusienne une ceinture de grâce comparable à la parure des collines qui avoisinent Florence, s'engage soudain la gigantesque bataille de laquelle dépendra le destin de la patrie.

Nous sommes au 21 février 1916. L'Allemand a bien préparé son coup. Il veut réussir, il croit réussir, et il doit réussir; matériellement, tout est fait pour assurer son succès. Il a encerclé la ville de plusieurs réseaux de chemins de fer stratégiques qui lui permettent d'amener rapidement de Metz, sa base de ravitaillement, les engins et les munitions nécessaires. Il a cherché le creux de la défense dans lequel il enfoncera son pieu, d'un métal si bien forgé, que rien ne pourra résister au choc de la terrible lance; plongeant dans nos chairs vives, elle touchera la France au cœur et la saignera à blanc. Verdun sera pris, les chevaux des Uhlans descendront boire, dans quelques jours, sur les berges de la cité historique et la route de Paris, une fois de plus, s'ouvrira devant les ambitions de l'héritier impérial.

Dès les premières heures de l'attaque, l'avalanche des gros projectiles est telle qu'il faut en hâte abandonner les villages de la Woevre. La fuite y fut si rapide qu'on y trouve encore des paysans ensevelis dans leurs caves, une voiture attelée avec son

conducteur sur le siège, foudroyé par la mitraille, des blessés qu'on n'a pas pu emmener. La ville même de Verdun est investie dans un épouvantable cercle de feu. Le 23 au soir, l'ordre est donné aux habitants désemparés de chercher un refuge vers l'arrière. L'autorité militaire exigeait leur départ immédiat: demain l'ennemi sera aux portes de la place !

Il ne restait presque plus d'hommes: ils sont à la bataille. Plus un cheval, une voiture, une automobile; tout a été requisitionné pour les besoins de la guerre. Plus de chemin de fer, la voie ferrée a été coupée. Nous sommes en hiver, la neige tombe, tissant le linceul des espérances de la cité morte. Le bombardement rend presque impraticables les routes sur lesquelles s'en ira ce troupeau de misère.

Le lamentable exode commence: les femmes, les enfants, les vieillards, les malades, chassés par le grand vent sinistre de la défaite, s'en vont sous la bise glaciale, dans la boue, dans le désespoir. Et voici qu'une fois de plus, sur le chemin de son martyre, notre peuple trouve devant lui l'admirable charité canadienne qui se porte à son secours, car les premières voitures qui vinrent rechercher ces douloureuses bandes de fugitifs étaient précisément les automobiles du service de santé que le Canada nous avait envoyées pour ramener à l'abri les pauvres blessés de France.

Pendant que cette débandade de la population civile se déroulait tristement derrière la Meuse, les puissantes masses germaniques continuaient leur marche en avant. Le 25 février un radiotélégramme allemand annonçait au monde entier que Douaumont était pris, " le pilier d'angle, disait-on, de la forteresse de Verdun ", et toutes les cloches de sonner dans l'Empire en signe de triomphe, et tous les petits enfants des écoles d'être mis en congé pour applaudir au succès de leurs grands frères.

J'étais à Paris en permission quand la nouvelle nous arriva au soir du 26. Il y eut de l'émoi dans la Capitale. Allait-on encore entendre le roulement des caissons, le piétinement des chevaux de l'envahisseur sur les routes de l'Ile-de-France ?

C'était notre crainte commune. Dans cette nuit du 26 au 27 février on ne dormit guère. Le 27 au matin je rencontrai des journalistes parlementaires, au courant de certains détails que le public ignorait. Ils me dirent : " Nous n'osions pas regarder les dépêches qui nous arrivaient; d'un instant à l'autre la sinistre nouvelle sans doute allait nous être communiquée : Verdun est perdu.

Mais déjà Verdun était sauvé. L'évêque, qui erre dans le voisinage de sa malheureuse ville, cherchant à recueillir au passage quelques restes de son troupeau dispersé, avait vu arriver le général de Castelnau. C'est un ami. En quelques mots brefs,

car le temps presse, le prélat interroge, les yeux pleins d'angoisse, et le général répond, la voix pleine de confiance : " Rassurez-vous, Monseigneur, je vais mettre ordre à tout cela." La même main qui avait rédigé, lors de l'avance allemande sur le Grand Couronné de Nancy, un ordre du jour d'une énergie indomptable et triomphatrice, écrira encore ici quelques paroles qui seront une consigne de résistance et une décision de victoire. A Nancy, de Castelnau avait dit à ses troupes : " Attaquez, partout, à fond." A Verdun il leur crie : " Résistez, partout, coûte que coûte."

Petits mots, mais révélateurs de la grandeur d'une âme, créateurs d'énergie dans une armée, sauveurs de la patrie ! A ces petits mots était suspendu le destin de la France. Résister coûte que coûte, c'était un arrêt de mort. Mais c'était aussi l'arrêt de l'ennemi. " Eh bien, soit ; puisqu'il n'y a plus assez de pierres pour arrêter l'assaillant, répondent les soldats, prenez nos poitrines et faites-en des pierres." De leur héroïsme, ils fermeront la brèche, et le Kronprinz ne passera pas.

Comme on voit, l'hiver, les loups sortir des bois dépouillés et courir à travers la plaine, les troupes allemandes s'étaient précipitées à l'escalade, gravissant les escarpements, plantant leurs crocs dans les premières palissades, les arrachant, les renversant, et courant au delà. Maintenant elles dévalent vers

la ville. Les voici en avant, bien en avant du fort de Douaumont ; elles approchent de Fleury, elles le dépassent ; elles touchent le fleuve au petit village de Bras. Elles descendent dans la vallée que sépare encore de Verdun une ligne bien frèle, la Côte-St-Michel, Belleville, à peine défendue par deux derniers forts. Elles remontent de nouveau. Encore quelques mottes de terre, et c'est la victoire. Mais des troupes d'élite ont reçu la consigne de refouler à tout prix la lourde masse grisâtre ; et ces bataillons allemands, déjà presqu'arrivés dans les fossés de la citadelle, après un corps à corps acharné, sanglant, sont ramenés, l'épée dans les reins, jusque sur les glacis de Douaumont, où dut s'arrêter notre contre-attaque.

Les sauveurs de Verdun avaient jalonné la plaine de leurs cadavres. Quand on y passe, on se sent encore pris à la gorge par cette odeur de mort, mais on est pris au cœur par une profonde émotion de gratitude pour ceux dont la mort a fait notre vie.

La division à laquelle je suis attaché n'arriva que quelques jours après ces incomparables exploits. Un effort prodigieux avait mis en branle des centaines de milliers d'hommes, rassemblés en hâte pour refaire une barricade vivante devant la ville démantelée. Il n'y avait pour le passage de cette immense troupe qu'une seule grande route, encombrée et défoncée par d'interminables convois, détrempée par

une pluie incessante, vaste flaque de boue qui rendait ces ornières encore plus maussades aux piétons que les champs labourés. Des camions, des caissons, des canons, tout le bric-à-brac des trains régimentaires, petites voitures et grandes fourragères, remplissaient la chaussée, et les fantassins, écrasés sous le poids de leur sac, s'en allaient comme ils le pouvaient, à droite, à gauche, crottés, éclaboussés, bousculés, sentant qu'ils entraient dans l'effroyable machine à happer les bataillons.

A mesure que nous approchions, les grondements de la guerre déferlaient avec plus de violence sur la plaine. Que se passait-il là-bas ? Nos camarades pourraient-ils tenir ? La route elle-même tiendrait-elle ? La nuit, l'horizon s'incendiait. Sur les hauteurs, l'artillerie jetait à profusion ses éclairs. Les flammes de centaines de pièces couraient dans l'immensité, semblables aux longues traînées lumineuses dont les phares aux feux tournants balaient l'océan, à l'entrée des grands ports. Mais ici la mer était faite de vagues de sang que soulevait la tempête de mort. Dans l'obscurité, chargées de gouttelettes de pluie, ces flammes à demi voilées s'agitaient avec un mystère plus terrifiant. La rumeur croissante du canon prenait possession de l'air, que pendant dix mois elle ne devait plus quitter. Des accès de colère, des hurlements de rage, dépassant à certaines heures tout ce que l'oreille peut

contenir, mettaient de l'émotion dans les cœurs. La peur de mourir ? Oh ! non pas. Mais l'incertitude du sort réservé à la France dans cet horizon farouche. Arriverions-nous à temps ? Du haut des portes crenelées de la ville en péril, les guetteurs sondaient l'avenir avec anxiété.

Nous allons prendre position pour cette première période, à l'est de Verdun, dans un secteur où il faut tout improviser : nous y creuserons tout ensemble des tranchées et des tombes.

La première nuit, quelques soldats pénètrent à tâtons dans ce terrain nouveau, sans savoir où sont exactement les lignes allemandes, ni où doivent se fixer les leurs. Des coups de feu les arrêtent. Ils se hâtent d'aménager un abri. Mais quand le jour se lève, ils aperçoivent, en se retournant, derrière eux, à petite distance, un poste ennemi, que, sans s'en douter, ils avaient dépassé.

De part et d'autre, il y eut de la stupeur. On se regarde et on attend. Qu'un coup de feu parte, la fusillade s'engagera et jusqu'au dernier, ils y passeront tous. Personne ne tira. Le soir venu, chacun rentrait dans l'alignement de ses tranchées.

On s'était battu avec fureur dans cette région. Près de nous restait amoncelée dans un petit chemin creux une masse de cadavres allemands ; tout un bataillon, surpris sans doute lors d'un assaut par le feu impitoyable de nos mitrailleuses, avait

nivelé le chemin de l'épaisseur de ses morts. Horrible spectacle, et pourtant bienfaisant voisinage, car le ravitaillement, difficile dans ces premières heures de confusion, était assez médiocre, et pendant quelques jours les vivants vécurent avec les provisions de ces morts.

A l'arrière, nos camps s'organisaient peu à peu; chaque bois devient une caserne fourmillant d'hommes. La grande usine de guerre s'y installe, avec un déploiement d'engins meurtriers. L'aumônier, lui, a sa petite chapelle, étroite comme une guérite, ouverte à la bise et aux flocons de neige. La messe qu'il célèbre dans le froid de ces matinées de mars, désolées par le triste vent d'hiver, n'a parfois comme spectateurs que les chevaux du service sanitaire attachés à une corde toute proche; mais le soir venu le pasteur va retrouver son troupeau dans ces pâturages douloureux, de la plaine, inondée et gelée.

Un petit cimetière m'est confié; l'enclos attend sa moisson; à chaque voyage je puis lui rapporter des gerbes abondantes.

Je vais les chercher, la nuit, à travers la dévastation des jolis villages meusiens, qui le mois dernier, étaient encore peuplés et gracieux; maintenant c'est la solitude et c'est la mort. Toutes les masures ont été jetées à terre, les hommes vivent dans les caves. De jour, personne ne circule. Quand les ténèbres

descendent, les ruines s'animent. Dans l'ombre, on voit passer des ombres, bleuâtres, casquées, armées de la pelle et de la pioche, qui silencieusement partent à leur corvée. Le long d'un talus de chemin de fer, elles creusent un trou et s'y ensevelissent derrière une petite toile de tente; c'est la seule porte qui les protégera contre le froid de l'hiver. Pas de feu, la moindre fumée serait un indice dangereux, pas de lumière. Après avoir besogné ainsi tant qu'il fait sombre, les hommes qui ne sont pas de garde reviennent, à l'aube, dormir dans leurs caveaux, sur un peu de paille malpropre, au son implacable du canon, qui ne permet guère le sommeil et qui ne favorise pas davantage les doux rêves. On leur apporte une fois par jour, c'est-à-dire une fois par nuit, un peu de soupe, grasse, froide. Et l'on vit tout de même — mais quelquefois l'on meurt.

Un soir, je pars enterrer quinze cadavres que l'on a étendus sur la paille d'une grange, où ils gisent fraternellement, comme une troupe dans son sommeil. C'est un sommeil dont ils ne se réveilleront plus! La mitraille les a affreusement maculés. La neige les a déjà presque ensevelis. Pour les identifier, je m'approche avec ma lampe électrique dont on m'a recommandé de tenir la lueur timide, car les yeux ennemis ne sont pas loin. L'un de ces pauvres enfants, qui est resté depuis le matin sous les flocons de neige, n'est plus qu'un bloc de glace.

Avec la pointe de mon couteau, je dégage de cette enveloppe rigide son visage et sa poitrine où je dois prendre les papiers enfermés dans une poche. De la plaie du cou un peu de sang se remet à jaillir. Le beau sang rouge qui coule sur l'uniforme bleu recouvert de neige blanche ! ! Le petit soldat de France se mourait dans son suaire tricolore !

Sans lumières, sans chants, le convoi mortuaire se met en branle, les quinze cadavres sur des civières, et, en tête, l'aumônier. Nous descendons la petite rue de ce village, qui garde encore de la poésie dans son deuil. A la clarté de la lune, sous la blancheur de la neige, les ruines elles-mêmes, revêtues d'un voile de mélancolie, ont leur émouvante beauté. Nous nous arrêtons, pour une dernière prière à l'entrée de l'église. Elle aussi est un cadavre ; la mitraille l'a ouverte du haut en bas, ses trois nefs sont béantes, criblées de blessures ; le grand Christ, dans l'ombre, apparaît, éclairé par un rayon de lune, fantôme bénissant nos fantômes.

Devant nous, une autre caravane se profile soudain. C'est un officier supérieur qui vient inspecter les travaux de défense. Il s'étonne de ce rassemblement. — " Qui est là ? — L'aumônier, mon colonel, et quinze de vos soldats morts au champ d'honneur." Silencieux, le colonel et son escorte, s'arrêtent et s'écartent pour nous laisser passer. Et voyant défiler un à un devant eux leurs petits trou-

piers pour une dernière parade, les grands chefs se découvrent et se signent...

Nous ne sommes encore qu'au début de mars, il y a huit jours seulement que nous nous battons. Mais la canonnade fait tellement rage, la désolation de ces lieux est si accablante que déjà la fatigue se fait sentir. On commence à parler de relève, et nous espérons que notre souffrance prendra bientôt fin. Le général Pétain, qui commande alors l'armée de Verdun, lui envoie un ordre du jour, que j'avais interprété, avec un peu d'illusion, comme le signal de notre prochaine délivrance : " Courage, mes amis, unissons nos efforts, nous touchons au but." Et parlant aux soldats je leur disais : " Encore un peu de patience, mes amis, encore un effort. Vous le voyez, ça va bien." Ça n'allait pas mal, en effet, mais nous avions tort de croire que c'était fini.

Les Allemands, eux aussi, s'imaginaient toucher au but. Le 17 mars ils renouvellent leur tentative d'enlèvement d'un des principaux ouvrages qui défendent Verdun. Le sieur Guillaume était venu lui-même surexciter l'ardeur de ses troupes, en leur représentant que si elles prenaient ce bastion, le fort de Vaux capitulerait, et qu'une fois entrées dans le fort, elles seraient maîtresses de la ville. Pour cet assaut décisif, il appelle des volontaires. Plusieurs soldats se présentent. L'un d'eux écrit à sa famille qu'il recevra la croix de fer, quand, le lendemain,

il aura pénétré avec quelques-uns de ses camarades, dans l'enceinte française. Le lendemain son corps fut ramassé, criblé de balles, dans les fossés du bastion, qui ne fut pas pris. On trouva dans les poches du cadavre la lettre qui contenait ce récit.

Ce fut une journée horrible. Les hommes qui défendaient la petite redoute jamais n'avaient vu pareille scène d'enfer. Des porteurs de récipients, empoisonnés, brûlants, s'étaient hissés sur les murs d'enceinte, nus jusqu'à la ceinture, pour garder la pleine liberté de leurs mouvements. Avec une audace folle, franchissant les parapets de la casemate, ils venaient par les ouvertures des cheminées projeter à l'intérieur un liquide enflammé qui répandait sa fumée aveuglante, suffocante. Et dans ces ténèbres, dans ce brasier, dans ces douleurs, au milieu des hurlements, du corps à corps et de l'agitation des ombres féroces, on put croire un instant que la partie était perdue. N'étaient le sang-froid d'un officier et le courage de ses camarades, les Allemands triomphaient. Une fois de plus ils durent renoncer à vaincre. Ce n'était, dans l'immense bataille, qu'un mince épisode, une toute petite pierre : elle les arrêta.

La fin de mars arrive. On nous enlève à notre triste plaine, sur laquelle le froid continue de sévir et le sang de couler. Nous voici au repos, un peu à l'arrière, dans un coquet village, où il y a encore

des maisons qui ne sont pas bombardées, des civils qui ne sont pas mobilisés, des femmes, des enfants, une église, du bien-être. C'est le dimanche des rameaux. Le général de division, son état-major, la plupart des soldats, viennent recevoir leur branche de buis, et, s'associant à la touchante coutume du pays, ils organisent une procession, civile et militaire, où se mêlent les soutanes rouges des enfants de chœur et les uniformes bleus, la musique du régiment et les chants d'église, les croix et les épées. Toute cette foule grave s'en va au cimetière, car c'est l'usage chaque année, au sortir de cette messe, d'aller porter la première brindille de buis aux morts de la paroisse. Mais cette fois les familles se rendent d'abord au cimetière militaire, planter leur branche bénite sur la tombe de ces fils de France qu'elles adoptent pour les leurs, à la place des mères absentes qui ne peuvent pas venir prier près de leurs propres enfants. L'aumônier, debout sur un tertre de gazon, au centre de l'enclos funèbre, harangue ses soldats. Au loin, le soutenant de sa forte émotion, le canon gronde toujours, car la bataille n'est pas finie.

A l'issue de cette cérémonie, le général me dit à l'oreille : " Petain m'informe que dans quelques jours il faudra rentrer dans Verdun, à l'endroit où c'est le plus dur, près de la ferme de Thiaumont. Pressez-vous, Monsieur l'aumônier, pour les pâques ".

Nous espérions avoir au moins quatre ou cinq jours. Notre beau rendez-vous eucharistique sera donc fixé au Jeudi Saint. Les églises chaque soir se remplissent, les confessionnaux sont assiégés. Le mercredi nous donne une belle journée de recueillement d'âmes. Mais dans la soirée un ordre immédiat de départ arrive. Cette nuit même, à onze heures, partira un régiment, à deux heures un autre, à cinq heures un troisième, et demain, jeudi-saint, à huit heures tout le monde sera sur la route de Verdun.

Je saute à cheval, je franchis au galop les cinq milles qui me séparent du cantonnement d'où vont partir nos premiers soldats, et je saute à terre au moment où la nouvelle vient de les surprendre. Le colonel est en train de dicter des ordres. Il va au devant de ma pensée: "Ah! monsieur l'aumônier, les pâques ? Je voudrais faire les miennes demain. Puis-je me confesser, ici même, ce soir, et communier dans quelques instants ?" Il le pouvait. Congédiant ses secrétaires, devant cette table couverte de plans et de papiers où s'écrivait l'avenir de son régiment et de la France, il m'ouvrit son âme.

J'avais mis mon cheval en passant dans une écurie, où de mes mains, un peu novices pour ce genre de travaux, je cherchais à attacher au museau de ma bête son sac d'avoine qui lui permettrait de m'attendre patiemment dans la nuit. Deux soldats, anxieux de me voir libre pour d'autres besognes,

s'offrirent à s'occuper de ma monture, et pendant que l'un d'eux veille au grain, l'autre, se servant de l'animal comme d'un paravent de confessionnal, se préparait déjà à recevoir son Dieu.

L'église se remplit d'un coup de cloche. Des prêtres soldats se mettent à la besogne avec moi. Je me suis assis au pied de l'autel pour gagner du temps. D'une main je distribue des absolutions et, si j'ose dire, de l'autre des communions. Nous n'avions pas prévu ce rendez-vous improvisé. Notre ciboire se vide, ceux qui attendent encore, nombreux, s'en vont comme des affamés, se disant avec tristesse: "Il n'y aura donc même pas cela pour nous soutenir." Ils partent dans la nuit noire, que Dieu veille sur eux! "Si vous tombez, sans avoir reçu ici-bas votre parcelle du pain sacré, gardez confiance, mes amis; nous vous retrouverons là-haut, pour la pâque éternelle!"

Je rentre dans mon cantonnement, un peu avant minuit. Il pleut à torrent. Une ombre m'attend à la porte de ma chambre. C'est un général de brigade, qui guette le retour de l'aumônier. — "Je pars demain, à trois heures; pourrais-je faire mes pâques, moi aussi? — Mon général, immédiatement, si vous le désirez. — Oh! non pas, j'ai besoin de ma nuit pour me préparer."

Le lendemain matin, fidèle au rendez-vous que je lui avais donné, à trois heures moins le quart, dans

l'église déserte, qu'éclairaient à peine les deux petites cires liturgiques, ce grand chrétien vint s'agenouiller au banc eucharistique. Il s'abîma longuement dans son action de grâces. Que se passa-t-il entre cette âme et le maître de la vie infinie ? C'est un secret que huit jours plus tard il emportait dans son cercueil, car il allait être frappé, avec tant de ses camarades, à son poste de devoir, dans les boues sanglantes de Verdun. Quelle journée de jeudi-saint et quelle fin de semaine sainte !

Je m'en vais, comme tout le monde, par la fameuse " voie sacrée ", sillonnée en permanence de grandes automobiles où l'on entasse trente, quarante soldats, heureux comme des gamins lâchés en vacances. Ils partent vers la souffrance, vers la mort, la belle affaire ! Pendant quelques heures, contents de n'avoir pas à fatiguer leurs jarets, ils s'abandonnent à l'ivresse de cette course folle, car l'auto bondit, elle fait des virages vertigineux ; elle bouscule les piétons, elle se renverse elle-même à l'occasion. Nous dépassons des convois qui sont en panne ; les chevaux s'envasent dans les ornières sans fond, ils ont des éclaboussures noirâtres plein leurs poitrails, plein leurs museaux. Les roues cassent, l'auto elle-même reste en panne. Nous finissons par arriver, au début de l'après-midi, un peu derrière Verdun, dans un petit bois où il faut s'arrêter, car plus loin la route n'est pas libre ; l'Allemand, de

Douaumont, la surveille. Nous stationnons jusqu'au soir, sous la pluie, attendant les ténèbres pour reprendre notre marche. Avec quelques branches humides on essaie de faire un feu pour casser une croute, trois fois rien, histoire de passer le temps.

La nuit venue, nous défilons silencieusement dans les rues mortes de la cité. Lugubre entrée ! Verdun, c'est un tas de décombres encore fumantes. Je n'ai pas vu Herculanum et Pompéi ; l'aspect de ces vieilles villes ruinées par l'éruption du Vésuve est-il aussi lugubre que le spectacle d'une grande ville moderne ensevelie sous le volcan de la guerre ? Des quartiers entiers sont anéantis, les murs troués, les toits effondrés ; les étages ont renversé leurs pierres et leurs meubles jusqu'au milieu de la chaussée. Dans l'obscurité surtout, ces spectres sont terrifiants ; ils ont l'air figés d'épouvante. Quelles histoires sinistres ils raconteraient s'ils pouvaient dire ce que fut leur agonie !

Notre convoi traverse ce désert pour s'arrêter un peu au-delà, dans le dernier faubourg qui fait face à l'ennemi.

Nous sommes logés dans un vaste hôpital, dont les constructions s'achevaient à peine au début de la guerre. Tous les bâtiments en sont maintenant troués comme une écumoire. Encadrés par nos propres batteries, ils servent de cible, admirablement facile à découvrir, aux artilleurs allemands. Cha-

que nuit, des obus dégringolent sur le toit; nous, nous dégringolons dans la cave. Dès que les explosions retentissent, fenêtres et portes sautent en l'air, et les demeures en font autant. On va se réfugier dans un souterrain sur la robuste carcasse duquel la ferraille boche se casse le nez, sans nous faire grand mal. Et l'on trouve encore le moyen de rire, pour se consoler de ne pas pouvoir dormir.

Mais le Vendredi-Saint n'est pas un jour propice à la gaieté. Quel cadre tragique, évocateur des pensées sévères de l'Eglise. L'office des ténèbres se réciterait admirablement ici. Je vais prêcher la passion dans Verdun.

Les soldats campent dans des casernes improvisées. Ce sont des immeubles rapidement aménagés à ces usages de guerre. Il s'y retrouve quelquefois une chapelle où le Christ rentre, et où ses disciples, en armes, en deuil, viennent adorer la croix. "*Ave Christe, morituri te salutant.*"—Salut, ô Dieu immortel, qui triomphas du tombeau, ceux qui vont mourir jettent leur confiance en toi!"

En ces mêmes pièces où nous nous sommes réunis, pour la prière, des officiers viennent s'asseoir quelques jours plus tard. Ils redescendent d'un affreux bombardement sur les flancs de Meuse. Ils se croient à l'abri, et leur table se pare pour une fête amicale. Ils ont des fleurs, des propos joyeux, des chants qu'accompagnent les notes claires d'un

piano, échappé lui aussi au massacre — quand brusquement, en pleine gaieté, en plein banquet, au milieu des porcelaines et des lumières, un obus qui a traversé le toit et deux étages vient exploser bruyamment, frappe à mort quatre convives, blesse à la tête le colonel, et touche encore près de lui deux de ses camarades. Un obus, quelques morts... Qui pense à cela ? Il en tombe tant à Verdun !

Nous serons mieux à l'abri dans la citadelle. Vauban a été plus fort que les Boches, et ses puissantes murailles, après dix mois de cet enfer, ne sont même pas ébranlées. Elles forment un véritable monstre de pierre, dans les flancs duquel vivent et travaillent à l'aise des milliers d'hôtes, depuis les garçons boulangers qui pétrissent le pain jusqu'au gouverneur de la ville qui dirige les opérations militaires. Dieu lui-même a son refuge au fond d'une galerie sombre, dans une chapelle dédiée à Notre-Dame des Casemates.

Je m'égare, dès l'entrée de cette grande bâtisse, dans l'enchevêtrement inextricable de ses souterrains. Un territorial m'indique la route à suivre avec une candeur complaisante : " Ça n'est pas bien compliqué. Vous n'avez qu'à enfiler le couloir à droite, puis tournez à main gauche. Prenez le premier escalier, arrêtez-vous au second étage, traversez le troisième corridor, frappez à la quatrième porte, demandez le cinquième bureau, et là renseignez-vous. Marchez toujours."

J'ai marché en des régions plus douloureuses quand j'ai voulu, pour la nuit de Pâques, rejoindre nos premières lignes. Les auditeurs des conférences de la bibliothèque St-Sulpice m'ont déjà accompagné, d'un pas un peu inquiet, en certaines promenades où je les entraînais jusque dans le marécage de nos tranchées. Ce n'était là que prudente initiation à l'excursion bien plus dure à laquelle il faut cependant vous résoudre ce soir.

Sous nos yeux, sous nos pas, il n'y a plus rien, c'est du chaos. Imaginez-vous un marais qui s'étend sur plusieurs milles de long et qui s'enfonce à plusieurs pieds de profondeur, soulevé par une série de petites collines légèrement ondulées, et creusé de ravins au nom sinistre; on les appelle maintenant "les ravins de la mort", et l'horreur de ce mot n'est pas excessive. La terre a été tellement labourée, déchiquetée, pulvérisée, brassée par les obus, tellement pénétrée d'eau, qu'elle en reste toute spongieuse; elle est gluante comme du beurre fondu; c'est une tourbe amère à voir, désagréable à franchir. On s'y envase jusqu'au-dessus des chaussures. On finit par s'étendre au beau milieu d'un affreux trou, que dissimulait une nappe de liquide fangeux. Si l'on s'en tire, on réapparaît à l'état de phénomène grisâtre... de la tête aux pieds. Le héros de Verdun, c'est un poème épique, rédigé en prose et barbouillé de boue.

Franchissons la première hauteur que défendent deux forts au pied desquels les Allemands se sont arrêtés. Il reste sur cette pente quelques petits arbres, un peu de grâce, de la verdure ; mais dès que nous émergeons sur la crête, face aux canons ennemis, le royaume de la mort se déploie devant nous dans toute sa laideur. Ces lieux ont été frappés par la malédiction de la guerre qui n'a rien épargné ; les arbres ne sont plus que des squelettes, déchiquetés, décharnés. Il n'y reste pas une feuille, pas une branche. Pas un tronc ne demeure intact. Ce sont des moignons mutilés. Des chênes énormes sont brisés au ras de sol, parfois même les entrailles de la terre se sont ouvertes et elle a vomi ses racines. Il finit par n'y avoir plus de différence entre l'endroit où s'élevait une forêt et celui où poussait de l'herbe.

De sinistres glanures de mort traînent partout sur ce sol hideux : des cadavres humains qui gisent à découvert ; des chevaux morts, démesurément gonflés ; des équipements abandonnés, des fusils brisés, rouillés ; des obus qui n'ont pas fait explosion ; des paquets de cartouches, des madriers, des réseaux barbelés, que, dans la hâte d'une fuite sous le bombardement, leurs porteurs ont dû abandonner.

Sur cette lande sauvage, personne ne se montre, car de Douaumont l'Allemand nous domine toujours. Dès que le soir vient, le désert se peuple.

Des soldats surgissent de leurs cachettes, et s'en vont, courbés sous le poids de leur charge, recommencer interminablement leur besogne fastidieuse, épuisante ; des abris à creuser, des fils de fer à planter en première ligne, une tranchée détruite à refaire. A la grande stupeur de l'ennemi, à sa fureur plus grande encore, la muraille qui défend Verdun se reconstruit chaque nuit et chaque jour arrête l'élan du vainqueur.

Qui dira jamais la souffrance de ces longues veillées de travail, en ce terrain cahoteux, sous le ruissellement de la pluie et sous la menace du canon ! Les artilleurs traînent leurs lourdes voitures de munitions sur une piste qui n'est plus qu'une fondrière. Leurs énormes attelages s'avancent lentement à travers cette terre mouvante. Dans un trou d'obus plus profond que les autres, une de leurs fourragères s'est ensevelie. Il a fallu l'y abandonner. Les trois malheureuses bêtes, attelées à la voiture sont restées là, et pendant plusieurs nuits, chaque fois qu'on passe on les entend se débattre, cherchant par des mouvements saccadés à briser leurs liens et à sortir du marécage. Il sera leur tombeau.

Le ravitaillement des troupes n'est point plus facile. Partir de la tranchée où l'on s'est blotti le jour, pour venir à l'arrière chercher sa soupe, ce n'est pas seulement un très long voyage et très fa-

tiguant — on met presque une demi-heure pour franchir un mille — mais c'est, par endroits, un trajet si périlleux que des hommes préfèrent se passer de vivres que s'exposer à la mort.

Quand ils reviennent avec leurs provisions, l'aube les surprend quelquefois encore en chemin, sur un plateau à découvert. Ils doivent renoncer à poursuivre leur route et se cachent sur place, sans pouvoir franchir la dernière distance qui leur permettrait d'apporter à leur escouade la pitance impatiemment attendue.

Deux de mes amis se trouvent ainsi immobilisés. L'un d'eux porte le sac rempli de pain, l'autre, un peu plus loin, a ses flancs garnis des bidons qui renferment le bon Pinard. Ils ont trouvé chacun leur cachette. Celui qui a du pain mange pour passer le temps. Le porteur de vin ne peut faire que boire, distraction qui d'ailleurs ne s'épuise pas trop vite pour un gosier français. Ils feraient cependant bien volontiers l'échange d'une partie de leurs richesses, afin d'associer la boule de son au quart de Pinard. Mais ces honnêtes tractations sont impossibles en ce lieu. Le moindre mouvement dénonçant leur présence, attirerait une réplique terrible des mitrailleuses ennemies.

Leurs camarades prennent patience. Quand la soif les tourmente trop, ils glissent en rampant, dans les ténèbres, sans équipement, pour ne pas

faire de bruit, jusqu'à cette cuvette qu'un gros projectile a creusée en avant des premières lignes et qu'on a regardée avec émotion toute la journée, en se disant : " Il pleut, l'abreuvoir va se remplir, et nos lèvres pourront se désaltérer ! " Un cadavre émerge de cette mare crasseuse. Les eaux sont corrompues. Sous la couche verdâtre qui est à la surface, on plonge un sceau de misère, et l'on rapporte avec joie quelques gouttelettes de ce liquide immonde que l'on fera bouillir. Ce sera une fête que de se le partager. A votre bonne santé, les amis !

Allons rendre visite à ces héros ; ils méritent bien pour leurs fêtes pascales cette marque de sympathie. Pâques autrefois, c'était la grande allégresse familiale et religieuse. Maintenant l'alleluia est sonné par la bouche des canons. Quel que soit l'endurcissement des cœurs, la séparation du foyer leur est plus pénible que jamais aujourd'hui.

J'arrive dans un réduit fortifié, qui sera la cathédrale de nos grandes solennités. Un état-major y loge. Les officiers, penchés sur leurs plans, achèvent de préparer une attaque qui se déclenchera cette nuit, à trois heures du matin. Près d'eux, dans la même pièce, car il n'y a qu'un local pour tout le monde, des soldats dorment sur le sol, enroulés dans leur grosse couverture, paquet de chair ronflante qui ne fait qu'un même tas et une même sonorité. Un peu plus loin des joueurs de cartes —

il s'en trouve toujours, même dans ces régions tragiques — ont étendu à terre une toile de tente et, avec le calme des habitués du café, ils abattent l'atout.

L'aumônier arrive, on lui fait place dans un coin, où quelques amis se confessent. Demain tous ces officiers feront leurs pâques. L'autel se dressera sur une table de pansement, et le Dieu de pitié bénira cet asile de miséricorde. Les nappes du sacrifice seront faites avec un peu de linge destiné aux blessés. On dispose de quelques bougies. Une mèche supplémentaire s'allume en mon honneur, on se hâtera de l'éteindre dès que je serai parti, comme fait l'hôte économe de ses deniers qui souffle ses chandelles aussitôt que ses invités s'éloignent.

Pendant que nous soupons, la porte s'ouvre et un colonel entre, sa capote ruisselante d'humidité. C'est lui qui va mener l'attaque, il vient prendre les derniers ordres du général. En se retirant, il fait devant lui le beau salut froid, sublime de l'homme qui se livre par son regard aux volontés de son chef et au salut de son pays. Il s'enfonce dans les ténèbres, vers la bataille. Une émotion nous saisit le cœur, au contraste de la soirée calme qui s'annonce pour nous, dans notre souterrain, et de l'horreur de cette nuit sanglante où a disparu notre officier.

Je m'attache à un groupe de brancardiers, qui vont, sous le hurlement de la canonnade accomplir leur besogne charitable, la relève des blessés. Nous nous suivons prudemment, à la queue leu leu pour ne pas nous perdre de vue. J'ai empoigné le pan de capote de l'homme qui marche devant moi. Celui qui me suit s'accroche à ma soutane. Les trous sont tellement nombreux dans cette zône délabrée, que même en tâtant le sol d'une canne, pour chercher un point solide où poser le pied, nous culbutons tous ensemble. Je me relève ayant mes chaussures et mes guêtres, enfermés dans une même couche de mortier, mon long caoutchouc badigeonné d'un enduit noirâtre, jaunâtre, saumâtre, qui n'a plus rien de la tenue d'un prédicateur de Notre-Dame de Montréal aux jours de grande pompe liturgique.

L'illumination du combat commence. Tous les canons jettent des éclairs; des gerbes de couleurs vertes, blanches, rouges, fusent très haut dans l'immensité noire. Ce sont des signaux pour le tir d'artillerie. Un scintillement de lumières fugitives s'agite sur les crêtes dénudées, comme un feu d'artifice incomparable. Mais il est tiré en l'honneur de la mort: c'est sur de la chair souffrante que s'abat cette mitraille.

Je gagne en courant la petite redoute qui servira de refuge à nos blessés. Ils sont déjà nombreux,

même à l'extérieur, confondus avec la boue du sol, tant il fait sombre et tant ils sont sales. On marche sur leurs pauvres corps sans s'en apercevoir. Je franchis un cadavre qui est resté étendu, à travers le sentier. La terre l'a déjà presque repris, celui-là, elle l'a enroulé dans son linceul, elle l'a fixé dans son ciment. Il ne laisse plus voir que son visage, à la surface, les yeux à demi ouverts, dans une expression indicible d'épouvante. Ses camarades qui passent le reconnaissent et se disent l'un à l'autre : " Tiens, tu le vois, c'est un tel." Ils n'ont pas le temps de s'arrêter pour le dégager. La triste dépouille humaine restera là jusqu'à ce que la terre l'ait reprise toute entière ou que les pieds des passants aient fini par l'user.

A l'intérieur du poste de secours, c'est l'encombrement de la misère. Des épaves de la bataille s'entassent pêle-même sous la voûte basse, pour faire de nouveaux coups. J'ai, pour ranimer les blessés, quelques gouttes d'alcool, quelques dragées de Verdun, pays des confiseurs, et pour les âmes croyantes une autre nourriture, celle que le Père nous a donnée. Il est minuit, c'est Pâques ; infortunés gens de guerre, bénissez jusque dans les ténèbres l'aurore de la résurrection !

Plusieurs me demandent à communier. Nous nous groupons à l'extérieur, contre la paroi de pierre qui nous protège un peu de la mitraille. Et c'est là ,en plein air, en plein déluge, que le mystère

divin s'accomplit. De ma large pèlerine, je fais au-dessus de la tête de mes amis un tabernacle pour que la pluie ne touche pas l'Hostie. De mes mains dans l'ombre je cherche les visages et ils reçoivent leur Dieu.

*
* *

La désolation s'accroît encore à mesure que l'on avance pour descendre, presqu'au contact des lignes allemandes, dans le ravin de la Dame. Nous avons débaptisé ce mince vallon; tout à l'heure je vous donnais son nom d'histoire, c'est maintenant le ravin de la Mort. " Passez vite ", nous crie-t-on, " la route n'est pas sûre." Le conseil est inutile; les balles qui sifflent, ce bourdonnement de mouches à miel qui perpétuellement fait vibrer l'air, disent assez que rêver au clair de la lune n'est point une distraction qu'on puisse s'offrir ici impunément.

Un boyau s'offre à nous mettre à l'abri. Nous sautons dans la rigole boueuse; mais la place est déjà prise par la pluie qui s'y est mise en sécurité, elle aussi. Elle garnit le fond, elle remonte même le long des parois, touchant presque le parapet. Le lac devient une mer. J'y plonge cependant, et mes pieds s'abreuvent dans cette eau vaseuse. J'hésite à aller plus loin. Mon guide, qui me voit un peu inquiet, me rassure gentiment : " Oh! ne craignez rien, monsieur l'aumônier, je vous préviendrai

quand il faudra vous méfier!" Plutôt mourir encore d'un éclat d'obus, reçu debout, que m'ensevelir vivant dans l'ignominie de ce cloaque! Remontons sur le parapet!

Courant, à quatre pattes, avec mon guide, j'arrive un peu plus loin, à un endroit d'où l'on peut commencer à dévaler par des bonds vertigineux jusque dans le creux de la vallée où se dissimulent nos soldats.

Des fusées lumineuses nous surprennent. Qu'elles sont jolies et qu'elles sont odieuses! On avait cru pouvoir s'avancer dans l'enveloppement de l'ombre: soudain l'éblouissante lumière apparaît. Une longue couleuvre, chargée d'éclairs, s'est dressés, d'un élan rapide, jusqu'à trente ou quarante mètres au-dessus de l'horizon. Elle suspend dans l'air son scintillement féerique. Elle fouille le terrain devant elle, loin, bien loin, d'un regard perçant qui cherche à sonder les moindres replis du sol. Sa clarté contourne chaque motte de terre. Elle plonge dans les déchirures de cette lande ravagée, jusque dans les infractuosités obscures du ravin, comme si elle soupçonnait des ennemis qui se cachent. Elle va les découvrir et dénoncer leur présence aux mitrailleuses dont elle est l'œil de nuit. Pendant ces quelques secondes, qui paraissent interminables, personne ne bouge. Notre caravane, surprise, s'est jetée à terre, sans mouvement, sans une parole,

sans un souffle, comme frappée de mort. L'Allemand est à huit cents pieds en face de nous; derrière ses créneaux il nous guette, il doit nous voir. Qu'elle est lente à descendre l'étoile perfide. On la maudit intérieurement. Peu à peu cependant elle perd son souffle, sa lumière s'affaiblit; l'ombre, qui a été refoulée dans les profondeurs, regagne les pentes, recouvre le plateau supérieur; et la course rapide, éperdue recommence, jusqu'à ce qu'une nouvelle fusée immobilise encore notre fuite.

Enfin, nous voici en bas de la colline. Protégés par ce versant du talus, respirons un peu. La mort cependant habite encore ici. Nous sommes chez elle. Les vivants qu'elle tolère en son domaine semblent ensevelis dans ce tombeau. Ce sont des fantômes errants dans un cimetière. Ils font penser à la vision du Dante, à l'entrée de la vallée de l'enfer.

J'arrive au seuil d'un poste souterrain marqué d'un tout petit point lumineux qui ose à peine se laisser voir. On y fait bon accueil au voyageur qui vient de l'arrière et qui apporte des nouvelles et des provisions. — " Que se passe-t-il du côté de Vaux ? — Les Allemands se replient-ils ? — Et le Fort de Souville ? — Que deviennent nos camarades dans Verdun ? — Y a-t-il encore des morts ? "

L'aumônier raconte ses histoires, distribue ses douceurs, absout un moribond, bénit les fosses creusées pour les dernières victimes. Puis, chacun essaie

de trouver un coin pour sommeiller. On me fait l'aumône d'une pierre. C'est un lit précieux, dans ce terrain gluant. Je m'assieds, le dos contre la paroi humide, les jambes recroquevillées sur elles-mêmes, car la place nous est mesurée. Toute la nuit, la fusillade retentit, à une courte distance. Est-ce une nouvelle attaque ? D'un instant à l'autre, l'assaillant peut faire irruption dans notre caverne. Au milieu des dormeurs, que l'infernale musique ne réveille pas, des blessés gémissent. L'un d'eux, qui m'a reconnu, ne cesse de m'appeler d'une plainte monotone : " Monsieur le vicaire, donnez-moi à boire, rien qu'un peu d'eau ! " Il est touché au ventre, le soulager ce serait l'achever.

Ces hommes manquent de tout. Ils ont le sentiment d'être abandonnés de tous, tapis comme des sauvages, dans une île déserte. Peu de communications avec l'arrière ; dans le jour, elles sont impossibles ; la nuit c'est à grande peine que l'on peut arriver jusqu'à eux. Chaque troupe, dans cette bataille de Verdun, est livrée à elle-même, à son destin, à l'ennemi, qui peut brusquement, par un couloir de la vallée, l'entourer et la faire prisonnière. Et quand l'ennemi n'attaque pas, son artillerie, elle, ne cesse de donner l'assaut. Nous sommes en permanence dans la fournaise.

Les lourdes gueules d'acier crachent la mort. La terre fume, l'horizon est enseveli sous des ténèbres

empoisonnées où la clarté du ciel ne descend plus. Les larges nuages qui s'élèvent à l'éclatement de chaque projectile finissent par se rejoindre et composent tous ensemble une vaste nappe ténébreuse, hideuse, comme un suaire qui se tisse sur les combattants pour les étouffer. Les gaz asphyxiants y mêlent leur âcreté; la gorge picote, les yeux pleurent; on n'y voit plus, même derrière les masques. Cependant, nos soldats sont au créneau, les yeux fixés sur la terre perfide, d'où à tout instant l'assaillant peut surgir. Rien ne s'oppose plus à son passage. Sous la fougue irrésistible de son tir, les fils de fer ont sauté, les tranchées se sont éboulées, les blocs de pierre eux-mêmes ont été détruits, et la dernière redoute vient de se soulever comme si un volcan l'avait projeté en l'air. Les parois énormes, se déchirant et s'effondrant, écrasent sous leurs pans de murailles leurs propres défenseurs. Il n'y a, pour contenir le choc de l'adversaire, que des hommes. Mais la volonté de vaincre est écrite ailleurs que dans des pierres dont l'artillerie est maîtresse : en des cœurs qu'aucune force ne fera chanceler.

De ces ruines, une poignée de héros surgit qui sauvera tout. Chacun d'eux n'a qu'une pensée : pourvu qu'ils n'arrivent pas à Verdun ! Et toutes les tentatives allemandes viennent se briser sur quelque chose de plus infrangible que l'angle dur

des forts; sur cette obstination des poitrines françaises, indomptables dans leur résistance parce qu'inflexibles dans leur volonté de mourir.

Le Kronprinz prépare encore un suprême assaut. Depuis quelques jours ses avions laissaient tomber dans nos lignes de petites pancartes où il était dit: "Malheur à ceux qui vivront encore le 27 avril", comme pour semer de l'épouvante par l'annonce d'une attaque formidable. La garde impériale est devant nous, dit-on: à tout prix elle doit passer. Au début de mai, commence une nouvelle préparation d'artillerie, plus brutale que jamais; c'est le pilonage intensif, méthodique; toutes les mottes de terre les unes après les autres sont touchées et broyées; tout doit disparaître, la pierre comme la vie; et tout saute, en effet, tout sombre; les morts sont nombreux. J'ai vu — à distance — certains de ces ravages. Autant qu'on peut avoir l'idée de ce que c'est que le bouillonnement d'un geyser, tel que nous le représente la gravure, c'était cela: des obus tombant dans une masse humaine et la faisant jaillir en morceaux! On ne cédera pas pour si peu. Les cadavres seront encore une barrière; les vivants s'en font un rempart.

L'Allemand a démoli les postes de commandement, les postes d'observation, les rares ouvrages de défense. Il fait maintenant son tir de barrage sur les lignes d'arrière, afin qu'aucun secours ne

puisse arriver jusqu'à l'avant; puis il achève, sous un feu redoublé, de tout bouleverser, de tout démoraliser. A la dernière minute, avant que l'assaut ne se produise, c'est le rafinement de cruauté, le paroxysme de terreur: les jets de liquide qui vont s'enflammer. Nos sentinelles, à quelques pieds seulement des tranchées ennemies, sont imbibées d'un liquide projeté avec un jet de lance, qui allumera des torches vivantes. Arrivent les grenades incendiaires, et c'est la flambée horrible. Mais au milieu de ces souffrances, nos soldats savent qu'il faut tenir là et que le salut de la patrie dépend de cet héroïsme fou: "Qu'ils viennent donc, les Boches, on les attend."

Quand enfin retentissent les coups de fusil et qu'on voit surgir les silhouettes grisâtres, un cri de joie les accueille. Car maintenant ce n'est plus la lutte du métallurgiste le plus brutal, du chimiste le plus féroce, c'est la lutte de l'homme contre l'homme; la victoire ne sera plus à la matière, mais à l'énergie. On verra lequel des deux adversaires a le plus de valeur morale.

Une fureur héroïque jette à la rencontre des assaillants la petite troupe des défenseurs qui ont survécu au massacre. L'un d'eux a son bras en lambeaux; on lui fait un pansement, on met une enveloppe qui retient le membre déchiqueté. Il entend ses camarades: "Voilà les Allemands!" et les

coups de feu partent. Le blessé saisit rapidement la bande qu'on a commencé d'enrouler à son bras, et de la main restée valide, il ramasse son fusil. Il court. Incapable de rien faire, il sera là tout de même, à son poste, comme plusieurs autres qui sont désarmés, car leurs armes ont été encrassées, broyées. Qu'importe! ils veulent être de la fête. Ils apportent des cartouches, ils aident à mettre la bande dans la mitrailleuse, dont le tac-tac se précipite avec fièvre; ils sautent sur le rebord de la tranchée, ne serait-ce que pour voir l'Allemand, pour l'arrêter du regard. Ils le défient, ils l'apostrophent, à la manière des héros d'Homère, en grec moins noble, mais avec des gamineries qui sont sublimes et le rire du petit poilu dans lequel s'entend toute la vaillance de sa race immortelle. Devant cette étonnante résistance, la lourde masse qui croyait s'avancer à une victoire facile s'arrête, prise de peur. Elle s'aplatit, se jette dans les trous d'obus, d'où passent des mains qui tremblent. Les uns crient : "Kamarades !" d'autres essaient de s'enfuir. Des cadavres jonchent le terrain. Une seconde tentative est aussi infructueuse. C'est une journée désastreuse pour leurs bataillons, excellente pour nos soldats.

Je n'arrivai au lieu du combat que le soir. Il y avait encore une griserie de fièvre dans la tranchée, des éclairs dans les yeux, du sang et de la joie. Un

officier me disait : "Ah ! c'est un vrai bienfait qu'une pareille attaque. Nous étions épuisés, anéantis ; pour notre moral, cette bataille vaut trois mois de repos." Heureux de leur succès, les hommes s'en allaient chercher des souvenirs, sur la terre encore toute chaude. L'un d'eux me conduisit près d'un Allemand mort dont il m'offrit le fusil et la baïonnette. En échange d'un de Profundis donné à ce malheureux, j'ai rapporté ce butin de guerre.

Il faisait dur à vivre longtemps au milieu de pareilles scènes. Depuis un mois nous pataugeons dans l'horrible, nos membres sont las. Les âmes planent dans le sublime, harassées, elles aussi, de trop d'émotion, de trop de vaillance continue. A quand la relève ?

Du bas en haut de la hiérarchie, c'est la même question qui se pose chaque jour, la même prière qui se tourne respectueusement vers les chefs. "Mon capitaine, dit le lieutenant, ma section est décimée. — Mon commandant, fait le capitaine, ma compagnie est à bout de forces. — Mon général, dit le colonel, mon bataillon n'est plus qu'un squelette." Et le général s'en va porter plus loin encore, la plainte de ces accablantes souffrances. Jusqu'à Pétain monte le désir unanime des héros de Verdun qu'on les retire de l'atroce mêlée, au moins pour leur donner un peu de répit.

Quelle fut la réponse de l'officier, d'exception-

nelle valeur en qui notre armée a mis toute sa confiance ? C'est l'honneur d'un chef que d'avoir le courage d'exiger de pareils efforts, et c'est l'honneur d'une armée que d'avoir le courage de les accomplir. La réponse admirable, s'inspirait du mot de Souvaroff : " Péris s'il le faut, mais sauve tes frères." On meurt de faim, on meurt de blessures, on peut bien mourir de fatigue aussi. " Tenez encore." Il fallait rester, et l'on resta. J'ai eu parfois le moral bien bas pendant cette période, avouait un soldat. Mais jamais je ne l'ai laissé traîner à terre.

Elle vint enfin l'heure bénie du repos vers des parages meilleurs. Nous avions vécu, même pendant ce joli mois de mai, dans la saison désolée, sans azur et sans verdure. Mais la nuit où s'ouvrit enfin devant nous le chemin de l'arrière, nous arrivâmes, vers les trois heures du matin, sur les dernières crêtes, qui dominent la vallée meusienne. Ici le spectacle changeait délicieusement. La Meuse dormait encore sous la transparence d'une brume nonchalante qui l'enveloppait d'une dentelle légère. A l'horizon s'éveillaient les clartés de l'aurore. Verdun semblait revivre dans un éblouissement d'or, sur sa citadelle, toujours intacte, et sa cathédrale, toujours debout. Dans les grands arbres au feuillage nouveau, un rossignol continuait de dire la chanson d'harmonie que lui a apprise le Créa-

teur, et qu'il récite pour sa prière matinale ; des fleurs nous jetaient au passage leur sourire; l'espoir des moissons frémissait dans les plaines; l'air était vibrant, tout parfumé des senteurs de sève, apportant jusqu'à nous la joie de vivre. La belle terre de France, parée de ses grâces les plus séduisantes, déroulait sous nos regards l'incomparable panorama de ses collines verdoyantes, de ses teintes douces, de ses plans harmonieux, semblant dire à ses fils: Voyez comme je suis jolie! Merci à vous qui avez préservé ma beauté du lourd piétinement des bottes barbares. A travers ce printemps de la France, les soldats entrevoyaient le printemps de son âme, et dans les sourires des fleurs ils sentaient venir jusqu'à eux le sourire même de la patrie.

Nos trois semaines de repos s'écoulèrent joyeusement, sous un ciel redevenu serein, dans une contrée que la guerre n'avait pas ravagée.

C'était au temps des fêtes de Jeanne d'Arc, la libératrice de ce territoire, car elle est fille de la Meuse, notre sainte Lorraine. Les églises étant trop petites pour notre foule, nos réunions se tenaient en plein air, sur l'herbe d'un pré que baignait une eau rafraîchissante, à l'ombre des beaux arbres d'un parc, ou sur la place du village, l'aumônier debout, parlant du porche du vieux temple, les troupiers assis tout autour, mêlés au bon peuple du pays.

Chaque régiment veut avoir sa messe pour ses dé-

funts. C'est encore un rendez-vous grandiose, autour du catafalque que domine le drapeau tricolore et où nous convoquons une dernière fois nos compagnons d'armes disparus. Leur voix nous invite à poursuivre la lutte jusqu'à la victoire : " Tenez bon, camarades, faites comme nous ! Vous les aurez ! "

Pétain vient nous passer en revue : une fois encore nous lui ferons l'hommage de nos vies. Quelle scène émouvante ! Le drapeau plane majestueusement, silencieusement sur tous les fronts. Les hommes, raides, présentant leurs armes, les officiers viennent, leur sabre levé, à la hauteur du visage, droit comme un cierge et tous, les yeux dans les yeux du chef, lui disent : " Toi qui es le maître, toi qui déjà nous a envoyés à la mort, mais qui as sauvé ton pays, commande, et, s'il le faut, nous retournerons à Verdun."

Nous y repartons au début de juin pour sept mois, jusqu'à la fin de décembre. Mais ce sera moins dur et tout finira bien.

Le secteur où nous sommes installés n'est pas très tourmenté, il y a même des endroits agréables. Nos régiments au repos ont l'avantage d'habiter de temps à autre de lourdes péniches amarrées dans le canal de la Meuse. C'est une distraction charmante que de faire une partie de canotage sur la rivière, avec un radeau improvisé : trois poutres

nouées ensemble, et une toile de tente dans laquelle souffle la brise matinale. On va chasser les petits poissons en les poursuivant à coups de grenades. Ils s'amusent, à peu de frais, ces grands héros, redevenus de grands enfants. Dans les journées chaudes de l'été, ils organisent des concerts, et l'on célèbre en plein air la fête de la république, le 14 juillet. Le 3 août on s'assemble sous les grands bois, avec une fanfare et des sonneries de cor de chasse. Entre deux airs de musique, l'aumônier évoque les souvenirs de la déclaration de la guerre. Plus d'une fois ses poilus l'entendent parler du Canada à l'aube des forêts de Verdun. Quand il les quittera pour venir prêcher le carême de Montréal, ils n'en seront pas trop surpris, car ils n'ignorent plus que le Canada, c'est encore la France!

Sur ces mottes de terre où les deux armées en lutte sont immobilisées, on se bat presque chaque jour. L'ennemi nous prend une hauteur, le lendemain nous lui ravissons un petit bois. De part et d'autre on s'acharne pour piétiner sur place. Nous perdons cependant du terrain. Les assaillants s'approchent du fort de Souville. La situation devient de nouveau inquiétante.

Si c'est le devoir du soldat de regarder la mort en face sans trembler, c'est le devoir et la grandeur du chef de regarder l'ombre de la défaite qui s'appesantit sur l'horizon et de n'avoir pas peur. Ni-

velle fut ce chef. Le 23 juin nous traversons une des phases les plus graves de la campagne de Verdun. Par des assauts violents et multipliés, les Allemands s'efforcent de prévenir l'offensive des alliés, qui éclatera dans quelques jours, en Picardie, et achèvera de rendre impuissante leur tentative sur la Meuse. " Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades." Ces mots que Nivelle avait reçus de son armée, il les lui rejetait en les consacrant de son autorité suprême. Et les Allemands ne passèrent pas. Ce qui va passer c'est notre victoire.

La bataille du 24 octobre se prépare. Il fallait une belle audace pour tenter de reconquérir ces forts que l'ennemi avait mis si longtemps à prendre. Depuis sept mois, il s'est solidement installé dans cette terre : comment la lui ravir, en quelques heures ? On hésite en haut lieu ; l'état major demande que l'on étudie avec soin l'affaire, car la Picardie absorbe en ce moment nos forces, au point qu'on ne peut pas donner à l'armée de Verdun les canons et les munitions nécessaires à cette tentative. Mangin insiste : " Donnez-moi encore quelques hommes, amenez-moi encore quelques pièces d'artillerie, entassez encore quelques réserves d'obus, et j'enlèverai Douaumont." On accepte. Engageons la partie !

Les tirs préparatoires commencent, formidables. Ce canon de Verdun, ceux qui l'entendirent ne l'ou-

blieront jamais. Mais comment le faire entendre aux autres ? Tous les tonnerres unissant leurs fureurs; toutes les sonorités dans l'air, toutes les notes de la gamme, sourdes et éclatantes, brèves et longues, se multipliant à la fois partout; tous les échos vibratoires de l'horizon perpétuellement remués, froissés, déchirés, labourés par un innombrable jaillissement de projectiles, le roulement prolongé des tambours de feu, le grondement de la terre, dont les entrailles s'ouvrent pour laisser s'échapper l'éruption violente; et au milieu de ces grandes clameurs le petit 75, un peu rageur, mais qui à certains moments, grâce aux échos de la forêt, remplit l'air, lui aussi, de son aboiement dominateur, impérieux, comme le rugissement du lion.

Les poilus se disent: "A la bonne heure, ça va bien." Ils sont contents, car on leur a jeté enfin le mot d'ordre qu'ils attendaient, le mot légendaire qui réveille toujours la furie des preux, le cri de colère et le cri d'amour: En avant!

C'est pour le 24 octobre. Ils s'entraînent à la manœuvre. Notre soldat n'est pas un homme de corvée qui exécute passivement sa consigne à coups de trique, au besoin. C'est un ouvrier intelligent qui a le souci de comprendre la pensée de son chef et qui ne l'exécute bien que si on la lui a bien expliquée. Dans un terrain aménagé à cette intention on a dessiné le dispositif de la bataille: "Voici

la motte de terre où tu iras te porter, — toi. Voici les lignes allemandes qu'il faut enlever — voici la pente du fort de Vaux où nous nous accrocherons. — Et voici le bastion qui sera l'objectif suprême de nos efforts." Chacun connaît sa besogne et s'en va le cœur confiant.

La nuit du 23 au 24, les troupes montent prendre position dans les tranchées d'assaut. Il pleut, la terre est gluante; la marche difficile. Il fait un peu triste dans l'air; les âmes ne sont ni tristes ni gaies, elles sont insouciantes. On s'entasse dans les boyaux, on s'enchevêtre, et les longues colonnes n'avancent que lentement, avec peine. Quelques poilus grognent: " On va nous faire tous crever ici." Ils ont des mots qui ne sont pas très délicats, mais leurs sentiments sont plus nobles. Il s'échappe même de ci de là comme un murmure de petit juron, que l'aumônier entend à peine. Il entend le son des âmes, meilleur que le son des lèvres. Un quart de vin va remettre d'aplomb ces estomacs défaillants et ranimer la ferveur de ces cœurs qui restent braves et bons, jusque dans leur apparent scepticisme. " Ah! bonsoir, monsieur l'aumônier ; ça fait plaisir de vous rencontrer et de boire un coup, mais c'est dommage qu'il soit dans cette mélasse! " Et voilà ce pauvre diable tout content.

Le réconfort, ce n'est pas seulement le bon pinard, c'est le grand camarade, l'artillerie, qui tape

à outrance en ce moment. Sur nos têtes, au-dessus de la tranchée, les obus se précipitent et bondissent, si nombreux qu'ils semblent se courir les uns après les autres pour se rattraper. Ils vont exploser à quelques mètres plus loin, bien à leur place, dans la tranchée allemande.

L'ennemi dort, si toutefois ce ronflement de nos batteries lui en laisse la liberté. Mais gare à son réveil, demain !

Le poilu ne pense pas à ces représailles, il est tout à la joie de cette belle fanfare. Il se ratatine sous sa toile de tente, au fond de la rigole terreuse ; il essaie de s'asseoir dans un renforcement pas trop humide et de dormir quelques minutes, pendant que des milliers de coups de canon lui cassent les oreilles et que des camarades lui marchent sur les pieds. Des éclats d'obus sautent autour de lui. Il n'y pense pas. Est-ce qu'on pense aux obus dans la tranchée ! Et notre homme, tout content, soupire avec une immense allégresse en pensant aux camarades d'en face, soumis à cet arrosage depuis quatre jours : " Ah ! ce qu'ils doivent en prendre ! "

L'aumônier s'est installé comme il a pu, dans un petit coin, au fond d'un petit trou. On y descend par un soupirail, ou plutôt on y dégringole à quatre pattes, et l'on se laisse choir dans une cave obscure, basse, étroite : c'est le nid de blessés aménagés en vue de la bataille. La place manque. Chaque

nouvel arrivant prend une pelle et gratte la paroi pour s'y faire une niche à sa taille. On s'y accroupit silencieusement, et l'on fait semblant de se reposer, avant la journée terrible qui approche. Il est déjà minuit passé. Dans quelques heures, nous irons reprendre notre terre française.

Par l'ouverture de mon taudis, j'aperçois quelques lueurs au ciel. Les nuages se sont dissipés. Des étoiles éclairent d'un rayon miséricordieux les ruelles de la tranchée. J'en profite pour porter une dernière parole d'encouragement à ceux qui vont se battre, et peut-être mourir. Plusieurs communient.

La matinée ramène la pluie qui nous enveloppe d'un brouillard épais. Heureuse pluie, car cette brume empêche nos voisins de nous repérer. S'il avait fait clair, ils auraient vu cet amoncellement de troupes en première ligne, ils auraient senti la menace imminente de l'assaut, et du fort de Vaux, qui nous guette, les rafales de leur artillerie nous eussent été impitoyables. Pour se distraire en ces longues heures d'attente, nos poilus s'amusent à tartiner dans leur boule de son. D'une tranche de pain et d'un doigt de fromage ils font la dinette, en se tenant ce raisonnement tout simple : On ne sait pas ce qui se passera ce soir ; ce qu'on mange de bon, c'est toujours autant de gagné !

Telles sont les dispositions de ces ouvriers d'épopée. On les croirait agités d'émotions violentes.

On épie un frémissement intérieur sublime, des mots pathétiques. Ce n'est pas cela. Ils sont blasés maintenant, endurcis, accoutumés à faire leur devoir sans même y penser. Et il y a quelque chose d'admirable, précisément dans cette tranquillité un peu enfantine chez des hommes qui savent que dans quelques minutes, ils vont sortir debout sur la tranchée où la mort les regardera en face, à quelques pas.

Une consigne passe dans les rangs, les têtes émergent des trous : " Allons, vivement, c'est pour maintenant ! " Chacun ajuste son casque et serre sa jugulaire au menton. D'un geste décidé ils plantent leurs baïllonnettes au canon des fusils, et l'on sent, rien qu'à les voir, que dans leurs consciences ils plantent d'une décision aussi énergique, la volonté de vaincre, à tout prix.

11.40 heures. Ils escaladent le parapet ! Ce n'est plus l'élan d'enthousiasme, comme en Champagne, quand on partait en masse, plusieurs régiments à la fois, drapeaux déployés, avec le cri de Vive la France ! et le chant de la Marseillaise. Aujourd'hui, on s'en va par petits groupes, par petits bonds, pour conquérir simplement quelques mottes de terre d'où il faut déloger l'ennemi. On risque sa peau sans fièvre, de plein sang-froid, décidés d'ailleurs à ne pas se faire tuer sans avoir réussi son coup, avec la tenacité de l'homme qui se dit : Je dois aboutir, j'aboutirai.

Aucun coup de feu n'a salué leur apparition. L'Allemand est mort, ou terré au fond de ses abris. La brume ne trahit pas notre approche et la troupe d'assaut peut avancer d'un mouvement tranquille. L'horizon est toujours très couvert. Les ombres bleues de nos soldats disparaissent dans la buée blanche et froide.

Mais des uniformes réapparaissent bientôt. Une douzaine d'hommes reviennent en courant vers nous. Eh quoi ! ils auraient eu peur ? Ils sont battus ? Le fort de Vaux ne sera pas pris ? Qu'avais-je douté du courage de mes camarades et de la fortune de la France ? Ces fuyards sont des prisonniers allemands qui déjà nous arrivent, avec une bonne volonté vraiment un peu trop rapide. Personne ne les accompagne. Le chef de bande est un long gaillard qui me dépasse d'une coudée. Son manteau déboutonné flotte sur ses derrières, et ses grandes mains inquiètes, levées de toute la hauteur de ses bras, crient à distance : " Camarades ! Camarades ! "

Je fais, de ma canne, un signe rassurant à ces affolés qui ne savent à qui se rendre. Ils s'approchent, mais nos sentinelles qui les ont aperçus, les mettent en joue pour leur intimer l'ordre de descendre plus directement dans nos lignes. Ils s'y laissent cueillir, avec une satisfaction qu'ils n'essaient même pas de dissimuler, trouvant qu'on est

bien mieux dans nos tranchées que dans les leurs, quand notre canon y tire.

"Vivement, à l'arrière." Et, presque sans escorte, comme un troupeau docile ils s'en vont au repos chez nous.

En trois heures, Douaumont est pris avec peu de pertes. C'est, disait Pétain, une victoire élégante. La vague est passée, comme sur un champ de manœuvre, avec la même aisance, la même grâce, contournant de petits bois, submergeant des tranchées, enveloppant le fort, à la confusion de ses défenseurs, qui venaient d'en sortir, pour éviter nos gaz asphyxiants et s'abriter dans une galerie voisine. Ils n'y rentreront plus. Les murailles de Douaumont sont restées debout, malgré l'incessant bombardement qu'elles ont subi depuis huit mois; ce qui est renversé, ce sont les ambitions germaniques qui gisent à terre. Le grand rêve de conquête est brisé pour toujours! Heureux de leur journée, mais pas plus surpris qu'il ne faut de cet étonnant succès, les poilus répondent à qui les félicite : "On avait toujours dit : on les aura, eh bien mais, c'est tout simple, on les a."

Six semaines après, le drame de Verdun s'achevait par une dernière offensive triomphale. Nous enlevions plusieurs milles encore aux Allemands, les rejetant, des hauteurs qu'ils avaient eu tant de peine à escalader, dans le marécage de la Wœvre

et dans l'amertume de la désillusion. Les vainqueurs du 21 février étaient les vaincus du 15 décembre. Cette fois, tout était fini. Nos troupes pouvaient revenir au repos avec fierté, une flamme dans les regards. — Ah ! ces yeux des héros de Verdun, c'est toute l'âme de la Patrie qui brille dans leur éclat ! — Ils semblaient dire : " Nous avons connu des jours bien douloureux ; il y eut des heures d'épuisement et d'inquiétude, mais jamais nous n'avons cédé. La Patrie nous avait donné une consigne, nous l'avons exécutée."

Quand on apprit, le soir de cette bataille, que l'ennemi disparaissait des Monts-de-Meuse, un chauffeur de camion automobile trouva le mot de la fin — ce sont souvent les petits qui prononcent les grandes paroles historiques. Il avait jusqu'alors voyagé péniblement, de nuit, dans ces terres ténébreuses, sans lanternes, car les routes étaient vues par l'Allemand. Ce soir-là, libre enfin d'allumer ses phares, il mit tous ses feux dehors en criant à ses camarades : " Dites donc, les vieux, c'est-il chic aujourd'hui ! C'est la grande illumination."

L'horizon de la France entière s'illumina du même coup. Il y avait eu, dans la guerre, d'autres batailles fameuses. La Marne et l'Yser sont des noms à jamais célèbres dans nos annales et dans les souvenirs de nos Alliés qui luttaient près de nous, sur les mêmes rives. Mais dans l'apothéose fran-

çaise, le resplendissement de la Meuse a plus d'éclat. Ici, tout l'effort qui fut donné vient de nos soldats, tout le sang qui a coulé fut nôtre, toute la gloire qui rejaillit de cette terre éclaboussé d'une splendeur immortelle tombe sur nos seuls drapeaux !

Quand nos régiments furent définitivement retirés de Verdun, pour les fêtes du premier janvier, ils cantonnèrent dans le voisinage du berceau de Jeanne d'Arc. C'était le moment où j'allais m'éloigner de France. Nul rendez-vous n'était meilleur pour échanger nos adieux. Qu'allaient-ils devenir, durant mon voyage, les braves à qui le carême n'apportait pas comme à moi, sa trève, mais un grand projet d'offensive ? C'est à Jeanne d'Arc que je les confiai.

Par une belle journée d'hiver, sur la neige blanche, à travers la plaine et les bois, la caravane des pèlerins s'achemine jusque dans la vieille église de Domrémy. L'aumônier, une dernière fois, parle à ses amis. " Jeanne, disait-il, je les remets entre vos mains ; gardez-les, pour leurs mères, pour la France, un peu aussi pour moi. De votre épée libératrice, quand ils se battront, montrez-leur le chemin de la victoire ; s'ils meurent, que votre étendard relève leur regard suprême vers la lumière du paradis ! "

Nous nous sommes séparés.

Comment me serai-je éloigné d'eux sans un serrement de cœur ! Quand on fait campagne ensemble,

à travers les tristes jours, — il y en eut de lugubres — et les jours de joie étincelants d'enthousiasme; quand on a partagé le même morceau de pain et la même couchette de paille; quand on est parti à l'assaut, cœur à cœur, sous la chanson des balles, jetant d'un même élan sa vie à la France et son âme à Dieu; quand, prêtre, on a recueilli sur sa soutane le sang qui jaillit des blessures, reçu entre ses mains des vies mourantes pour les présenter à la miséricorde éternelle, mis au front des enfants de France, glacés par la mort, le dernier baiser qu'auraient voulu y mettre des mères: il se forme entre aumônier et combattants des liens qui ne peuvent plus se rompre. Et quelle que soit la beauté des auditoires canadiens, je garde toujours, en vous contemplant, une nostalgie que rien n'a pu apaiser depuis deux mois. Par delà ces foules de Notre-Dame, renversant les murailles trop étroites, mon regard va chercher au creux de la tranchée le petit groupe de soldats agenouillés au pied d'un autel de guerre. C'est à eux que ma parole donnait jadis son réconfort: mon regret de les avoir quittés ne cessera que le jour où je les aurai retrouvés. Mon excuse, à ma longue absence, sera de vous avoir dit merci en leur nom pour votre sympathie si généreusement fidèle à la France. J'obtiendrai mon pardon en rapportant à mes petits camarades les touchants témoignages de votre affection et de votre

admiration. Ah! s'ils pouvaient entendre l'acclamation d'enthousiasme qui a salué tant de fois, à Montréal, à Ottawa, à Québec, l'évocation de leurs figures! S'ils savaient comme on les aime ici! Je voudrais emporter en mes mains toute la tendresse française de vos cœurs pour la jeter, en un bouquet, à leurs cœurs qui en sont si dignes et qui ont tant souffert!

Quelques-uns m'ont écrit, pour me presser de revenir, presque inquiets de ne plus me revoir. " Vous souvenez-vous seulement encore de nous, M. l'aumônier? On dit qu'il y a des foules si nombreuses dans les églises du Canada. Au milieu de ces grandes fêtes, qu'est-ce encore pour vous qu'un pauvre poilu, collé au fond de son trou de terre ?... Nous reviendrez-vous? Vous reverrai-je jamais ? Ce sera peut-être dans l'éternité ? Après tout, ce ne serait pas le moins bon rendez-vous...Chères petites pages, traversez l'océan. Je vous confie aux bons anges. Allez dire à mon aumônier que je ne cesse de penser à lui."

Le retrouverai-je, celui-là ? Les retrouverai-je tous, mes compagnons de guerre et de prière! Ces fantassins dont la France m'avait confié le soin, dont Dieu m'avait confié l'âme immortelle, il en est sans doute qui succombent, ces jours-ci même, dans la poursuite des troupes allemandes. En se fermant pour toujours à la belle lumière de leur patrie, des

yeux d'agonisants ont cherché ma silhouette à l'horizon : Viendra-t-il, l'aumônier, pour nous dire adieu ? Je ne retrouverai que leurs tombes, pour les bénir, à moins que Dieu ne me réserve de les rejoindre, moi aussi, dans leur dernière demeure...

Quand la victoire viendra, vous penserez à tous ceux qui auront disparu, victimes obscures, sacrifiées pour le triomphe dont elles ne connaîtront pas l'ivresse. Nos étendards flotteront dans l'air libre avec un éclat nouveau. Le bleu sera devenu d'azur, comme notre ciel. Le blanc sera plus pur, car les âmes se seront lavées dans ce baptême d'héroïsme et de foi. Et le rouge sera tout vif, de tant de sang répandu. Notre amitié se réjouira de ce resplendissement des couleurs tricolores ; que vos cœurs n'oublient pas, dans leur gratitude ou dans leurs prières, les morts qui auront pendant trois ans, tiré la corde pour hisser à l'horizon du monde le drapeau rajeuni de la vieille France !